

particulier, les formes de vie qu'on y rencontre m'inspirent toujours un intérêt constant.

J'aurais voulu poursuivre plus longtemps mes investigations, mais je craignais pour ma santé en demeurant plus longtemps mouillé comme je l'étais. Je revins donc reprendre la chaloupe pour retourner au steamer, content, malgré ma mésaventure, de la récolte que j'avais pu recueillir et encore plus des observations que j'avais pu faire sur des être vivants que je n'avais connus jusque là que par certaines portions muettes de leur individualité.

Le retour toutefois ne s'opéra pas sans une nouvelle attaque des jeunes filles qui m'attendaient sur la plage. Donnez-moi votre mouchoir, disait celle-ci ; votre cravate, disait une autre ; un chélin, oh ! oui, un chélin, s'exclamait une troisième.

— Tout ce que j'ai m'est nécessaire, leur dis-je, et il me faut de l'argent pour m'en retourner. Quant à vous, vous avez ce qu'il vous faut quand vous voulez travailler, et bien travaillez et vous ne manquerez de rien.

— Travaillez ! on voudrait bien vous voir à piocher la terre dans les champs de canne ; vous ne savez pas comme elle est dure. Travaillez, c'est aisé à dire pour ceux qui ne font rien.

— N'allez pas croire que je ne travaille pas, le travail est une loi commune à tous les hommes, chacun à son lot de misères ici bas ; mais pour être heureux, il faut travailler. Si vous faisiez votre travail pour Dieu, en l'acceptant avec soumission à sa sainte volonté, vous le supporteriez avec contentement, bien plus, avec bonheur.

Je les laissai là-dessus, tout ébahies, n'ayant jamais, je pense, entendu de telles paroles de la bouche d'un capitaine. L'une d'elles cependant me parut moins surprise, et à plusieurs reprises elle avait voulu modérer l'indiscrétion de ses campagnes. C'était cette portugaise dont j'ai parlé plus haut.